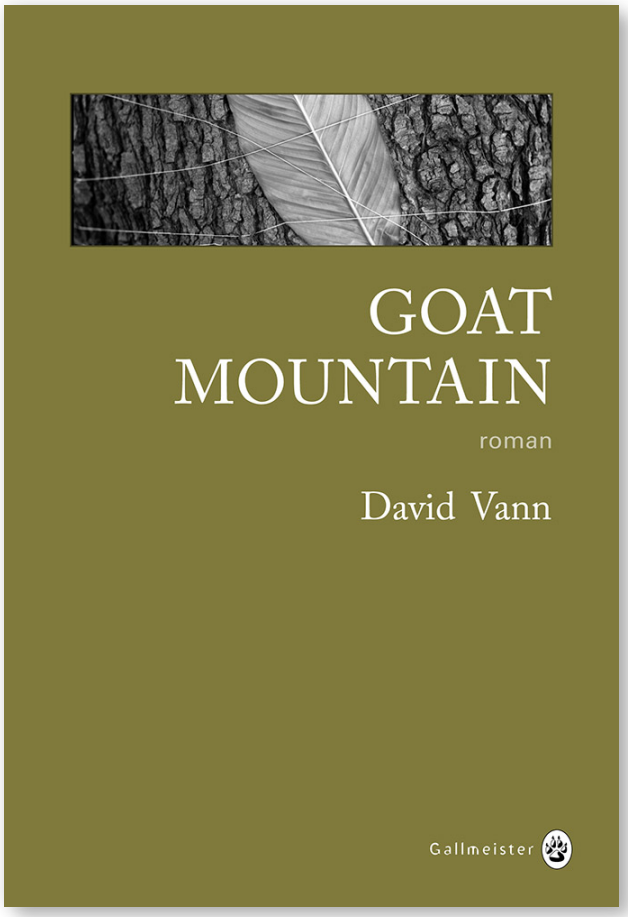
éditions Gallmeister

Goat Mountain

David Vann



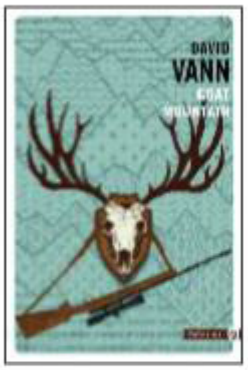
DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION
Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

CHASSES INTERNATIONALES
8 mars 2019

Goat Mountain

de David Vann Gallmeister, *218 pages, 8,40 €.*



Je fis descendre la croix du réticule de visée. […] *Ma main se resserra autour de la crosse.* […] *Le monde entier explosa en son noyau.* Automne, 1978, un garçon de 11 ans accompagne son père, son grand-père et Tom, un ami de la famille, à Goat Mountain (nord de la Californie) pour une chasse au cerf. C'est un pèlerinage. À leur arrivée, ils aperçoivent sur un affleurement de rocher un braconnier. Son père invite le jeune garçon à l'observer dans la lunette de sa .300 magnum. Ce dernier presse la queue de détente, le monde bascule. Le lien entre les quatre protagonistes se disloque, l'enfant raconte ce qui suit, l'isolement, la dureté, la couardise. David Vann clôt ici un cycle sur la violence des rapports familiaux qui l'ont projeté sur les rives de la solitude. La nature, l'animal, la chasse de son premier cerf, abrupts, décrivent avec un souci descriptif haletant le sentiment d'incompréhension de l'enfant. Ce huis clos installé dans un univers masculin désincarné de tout sentimentalisme porte le lecteur grâce à l'habileté ciselée d'un écrivain passé maître du *nature-writing.* ●

novembre 2014
MEDIAPART

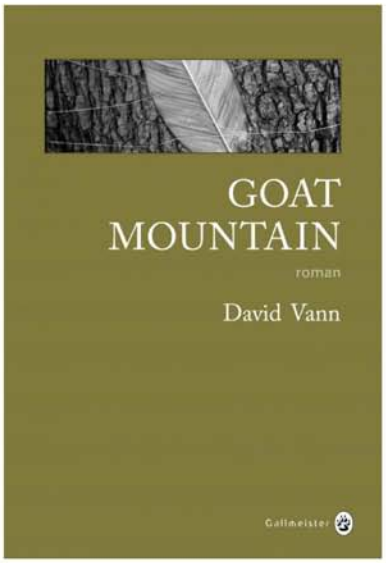
David Vann, Born to be wild

PAR CHRISTINE MARCANDIER
ARTICLE PUBLIÉ LE JEUDI 13 NOVEMBRE 2014

C'est en diptyque que David Vann analyse le rapport névrotique des Etats-Unis aux armes : *Goat Mountain* qui « *consume les derniers éléments qui, à l'origine m'ont poussé à écrire : les récits sur ma famille et sa violence* » et *Dernier jour sur terre* qui revient sur une tuerie dans une université américaine, le 14 février 2008. Les deux livres ont la violence en partage, une analyse de sang froid des racines du mal, puisant dans la biographie de l'écrivain, le rapport de sa famille au sang, à la chasse, aux armes.

Chacun de ces deux textes peut évidemment être lu seul mais passer de l'un à l'autre ajoute à la puissance de sidération d'une prose au scalpel qui autopsie une famille et un pays comme l'enfant, à 11 ans, dépeça son premier cerf : vider les entrailles de l'animal, prélever le foie et en mâcher un bout, « *bouillie chaude au goût de sang* », émasculer le cerf, dégager le cœur. « *La domination. Brandir un cœur encore chaud et mordre dedans. La preuve que tout était créé pour nous, pour notre propre usage. Une assertion répétée, faisant écho à travers les âges* ». Et, dans ce diptyque, une forme d'art poétique aussi : fouiller, mordre à pleines dents, analyser cette violence transmise de génération en génération, des textes bibliques (Caïn en référence obsédante) à aujourd'hui. « *Nous étions mis ici bas pour tuer. C'était immuable. C'était la loi de la famille, la loi du monde* ».

« *Tu es un homme, à présent, dit mon grand-père. Tu es un homme à présent, dit mon père* ».



La chasse est rite initiatique, passage à l'âge adulte, dans et par le sang et la mort. *Goat Mountain* narre cette première chasse au Nord de la Californie, en 1978, sur les terres familiales, avec cette carabine à levier Winchester .30-.30 qui est pour l'enfant comme « *l'inclinaison d'une aiguille* », « *l'inclinaison de la planète elle-même, m'entraînant de l'avant* » : « *A onze ans, je tirais avec cette carabine depuis déjà deux ans, à l'affût des cerfs d'aussi loin que remontaient mes souvenirs, mais cette chasse serait la première où je serais autorisé à tuer. Encore légalement trop jeune, mais enfin assez âgé selon les lois familiales* ».

Le livre tient du huis-clos tragique : unité de temps, de lieu, d'action. Quatre personnages, quatre hommes, le grand-père, le père, le fils et Tom, l'ami de la famille. Malgré les immenses et sublimes espaces décrits, le récit, confiné et itératif, étouffe, tout entier porté par la soif de sang de l'enfant — « *une part de moi-même n'aspirait qu'à tuer, constamment et indéfiniment* » —, la violence primitive des adultes, du meurtre en ouverture (un braconnier abattu de sang froid par l'enfant, son corps suspendu comme un cerf comme un motif obsédant) à l'apothéose des dernières pages du livre. Sang, massacre, tension, violence innervent la prose de David Vann, moins pour les exposer que tenter de comprendre, quelques décennies plus tard, ce crime originel, la pulsion meurtrière. Que faire du cadavre encombrant ? Faut-il punir l'enfant et

comment ? Les trois adultes se s'entre-déchirent et l'enfant, « *né dans un univers de boucherie* », tente de comprendre : « *Comment pouvais-je tuer et ne rien ressentir ? Peut-on savoir comment nous sommes devenus ce que nous sommes ?* ». Des années plus tard, le narrateur poursuit sa quête, « *je ne peux m'empêcher de lire dans ce mort, même aujourd'hui, car je cherche toujours quelque chose* ».

« Rien de ce qui est humain ne m'est étranger »

(Térence, épigraphe de *Dernier jour sur terre*)

Le second volet du diptyque, *Dernier jour sur terre*, revient sur un fait-divers terrible : le 14 février 2008, entre 15h 04 et 15h 07, sur le campus de ma Northern Illinois University, Steve Kazmierczak tue 5 personnes et en blesse 18 avant de se donner la mort. David Vann a travaillé à partir des rapports de police, courriels du tueur, témoignages, interviews pour tenter de comprendre ce passage à l'acte. Cela vous rappelle Capote ? *Dernier jour sur terre* tient de ce modèle, *De sang froid*, pour cette plongée sans masque dans une Amérique qui refuse de se confronter à sa dépendance aux armes, dans la psyché d'un tueur, pour cette autopsie de ces « monstres » qui ne sont pas si différents de nous. L'enquête de David Vann dérange… 1300 exemplaires vendus Outre-Atlantique, certaines vérités ne sont sans doute pas si bonnes à dire, l'Oncle Sam préfère célébrer ses héros et patriotes.

Le meurtrier a tenté de ne pas devenir un tueur, d'échapper à la violence en lui. En parallèle, David Vann revient sur son propre parcours, l'héritage à 13 ans des armes de son père qui venait de se suicider, dont la carabine, « *une Magnum .300* », qu'il « *avait utilisée pour chasser le cerf* ». Pourquoi David Vann a-t-il pu couper avec la violence, se délivrer ? Comment et pourquoi Steve Kazmierczak est-il, lui, devenu un assassin ? Que nous disent de nous ces crimes, ces séries de tueries ?

Entre fiction et non-fiction, ce diptyque sonde une violence intime comme collective. Refuse la barrière confortable du tueur considéré comme un monstre, un autre que soi. David Vann nous oblige à plonger en nous, à interroger cette pulsion de violence en chacun, il montre comment une culture, des héritages et traditions produisent des tueurs. Et cette frontière ténue entre roman personnel et fiction, part autobiographique et imaginaire romanesque, déstabilise nos certitudes.

Goat Mountain clôt une trilogie familiale et revient « *au matériau de la première nouvelle* », écrite par Vann il y a 25 ans. Le roman entre en écho avec *Dernier jour sur terre* : de livres en livres, c'est une fresque que bâtit l'écrivain, un *Il était une fois l'Amérique*, sa culture des armes, sa pulsion cruelle, sa fascination pour la violence. Parce qu'il « *valait mieux connaître la vérité que de l'ignorer, aussi laide soit-elle* ».

David Vann, *Goat Mountain*, traduit de l'anglais (USA) par Laura Deranjinski, Gallmeister, « Nature Writing », 256 p., 23 €— Lire un extrait

David Vann, *Dernier jour sur terre*, traduit de l'anglais (USA) par Laura Deranjinski, Gallmeister, « Totem », 256 p., 10 €50 — Lire un extrait

la Croix jeudi 4 septembre 2014 11

Livres&idées

LITTÉRATURE AMÉRICAINE Un roman et deux essais explorent le rapport complexe que l'Amérique entretient avec la violence et les armes

Portraits d'une Amérique qui refuse de rendre les armes

GOAT MOUNTAIN
de David Vann
Gallmeister, traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski, 250 p., 23 €

DERNIER JOUR SUR TERRE
de David Vann
Gallmeister. Coll. « Totem », traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski, 252 p., 10,50 €

SON OF A GUN
de Justin St. Germain
Presses de la Cité, traduit de l'anglais (États-Unis) par Santiago Artozqui, 320 p., 20 €

©MICHAEL CHRISTOPHER BROWN/MA

Partie de chasse au Canada. Héritage direct de l'esprit du Far West, les conflits se règlent souvent dans la violence aux États-Unis.

Un voyage dans l'univers de David Vann n'est jamais de tout repos. Ses histoires (*Sukkwan Island, Désolations, Impurs*) ont toujours un aboutissement dramatique. Ce quatrième roman, *Goat Mountain*, commence dans l'horreur et la violence sans jamais la quitter.

Le narrateur, des années après les faits, revient sur une partie de chasse dans le nord de la Californie à laquelle il a participé avec son père, son grand-père et un ami. Une partie de chasse, traditionnelle, en automne, durant laquelle le narrateur alors âgé de 11 ans devait tuer son premier chevreuil pour devenir un homme. Une sorte de rituel initiatique incontournable.

À leur arrivée sur le ranch familial de Goat Mountain, en explorant le paysage avec la lunette de son fusil, le père débusque un braconnier. Il invite son fils à l'observer. Grisé par cette marque de confiance, le contact avec cette arme *« capable d'emporter la presque totalité d'une épaule d'un cerf »* et la nouvelle vision du monde que lui procure la lunette, il appuie sur la gâchette, comme on le lui a appris. En un centième de seconde, la partie de chasse bascule, les liens familiaux explosent.

Dans les chapitres suivants, pendant que les adultes se demandent quoi faire du jeune homme et du cadavre, suspendu par les pieds comme une carcasse de chevreuil, le narrateur se raccroche à l'idée de tuer son premier cerf pour devenir un homme en trouvant des justifications dans la Bible dont il fait une lecture très personnelle.

David Vann plonge au plus profond de l'âme humaine. Avec un style hypnotique et aussi tranchant qu'un couteau à dépecer, il autopsie froidement la violence et la perversion qui selon lui sont à la racine de l'humanité et l'ivresse que procure le pouvoir de tuer chez les hommes.

Dernier jour sur terre, un essai de David Vann, également au programme de cette rentrée, nous fournit des explications sur les origines de ce regard sombre posé sur l'humanité. L'auteur s'y penche sur le cas de Steve Kazmierczack qui, le 14 février 2008, tua cinq personnes dans l'université où il étudiait et en blessa dix-huit autres avant de se donner la mort. David Vann raconte son parcours chaotique, ses névroses mal soignées à cause d'un système de santé tourné vers le profit, ses innombrables tentatives de suicide, sa violence, son passage par l'armée qui lui a appris à tuer sans rien ressentir. Un parcours de vie qu'il compare à sa propre histoire : le suicide de son père lorsqu'il avait 13 ans, qui lui laissa en héritage une collection d'armes (y compris celle qu'il utilisa pour mettre fin à ses jours) ainsi que des angoisses, des pulsions morbides et meurtrières qui auraient dû le faire basculer comme Steve Kazmierczak. À la lumière de ce récit, on comprend que chacun de ses romans est un règlement de compte avec sa famille, la société américaine qui refuse de se remettre en cause. Notamment à propos de cette passion pour les armes.

C'est également cette Amérique incapable de rendre les armes qui est au cœur de *Son of a Gun*. Un essai qui revient sur l'assassinat de la mère de ce jeune auteur quelques jours après les attentats du 11 septembre 2001, selon toute vraisemblance, tuée par balles par son beau-père policier. Une première partie raconte les jours qui ont suivi. Une deuxième, le retour à Tomstone, sur les lieux du crime, dix ans plus tard, décidé à comprendre. Pour ce faire, il exhume les souvenirs profondément enfouis, refait le parcours. Pour comprendre, et également pour digérer la rage envers l'assassin, envers sa mère, incapable de faire les bons choix en matière d'homme, envers son impuissance à n'être qu'un homme en colère dans une société ou les conflits se résolvent par la violence, héritage direct des pionniers du Far West et de Wyatt Earp, célébrité qui a assuré la renommée de Tombstone. Un document édifiant sur l'Amérique rurale blanche contemporaine et son rapport avec la violence.

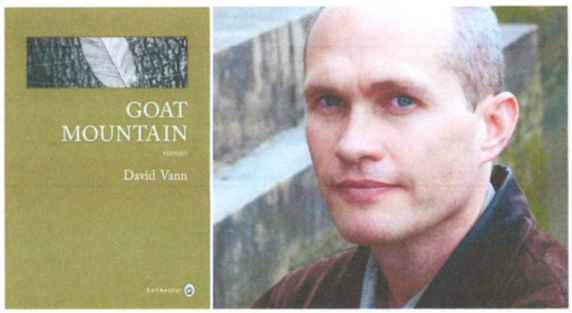
En un centième de seconde, la partie de chasse bascule, les liens familiaux explosent.

EMMANUEL ROMER

Les Echos
LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE
24 septembre 2014

Roman américain : **Né pour tuer**

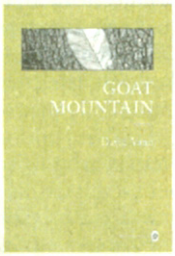
PHILIPPE CHEVILLEY / CHEF DE SERVICE



David Vann - Gallmeister

LIVRE

Chasse tragique



DR

De « Sukkwan Island » à « Goat Mountain » : dans son nouveau roman, David Vann troque l'enfer blanc de l'Alaska contre l'enfer vert d'une forêt californienne. S'y déroule une chasse tragique, où un garçon de onze ans devient un assassin. Sans aucun remords. Fable terrible sur les instincts primitifs de l'homme, ce roman est aussi un coup de colère contre un dieu absent.
Quoi ? « Goat Montain » de David Vann, Gallmeister. **Retrouvez la critique sur lesechos.fr/week-end**

Le nouveau roman choc de David Vann, « Goat Mountain », nous plonge dans l'enfer vert d'une forêt californienne ou se déroule une chasse diabolique.

Si vous voulez détourner vos ami chasseurs de leur passion, offrez leur sans tarder le nouveau roman de David Vann « Goat Mountain ». Un livre d'une telle noirceur et d'une telle violence, qu'à côté le film de John Boorman « Délivrance » passerait presque pour un remake de « Bambi ». L'écrivain américain a délaissé les contrées désolées de l'Alaska pour les forêts luxuriantes de Californie, mais avec lui, l'enfer vert est aussi effrayant que l'enfer blanc.

Un garçon de onze ans, son père, son grand père et Tom, un ami de la famille, sont partis à la chasse au cerf sur leurs terres. Au loin, ils aperçoivent un braconnier. Le père l'observe avec la lunette de se carabine, puis invite son fils à faire de même. Le coup part... « Goat Mountain » n'a d'un thriller que l'apparence. C'est un autre genre de roman qui nous est livré ici : naturaliste, tragique et métaphysique.

L'enfant devenu adulte raconte dès années après sa rencontre avec le diable. Son crime ne lui inspire aucun remord: les hommes sont des prédateurs –une fois transgressées les règles de la civilisation, il n'y a plus aucun frein à l'instinct.

Faut-il protéger l'enfant, le punir ? La chasse au cerf devient rite primitif, une chasse à l'homme ou une chasse au monstre... Le père est le maillon faible : doté d'un semblant de conscience, il veut enterrer le mort décemment et sauver l'avenir de son fils. Tom est un personnage ambigu, retors, qui veut juste sauver sa peau. Le grand père est le diable en personne, semblant taillé dans la « Montagne du bouc ». Le garçon sauvage lui ressemble beaucoup...

Puissance provocatrice

L'écriture de David Vann est à l'image de la nature : luxuriante, sensuelle jusqu'à l'écoeurement. Avec un troublant accent mystique. La Bible est abondamment citée pour évoquer la passion mortifère des hommes (Caïn, David et Goliath) et la cruauté d'un Dieu qui n'hésite pas à réclamer à Abraham le sacrifice de son fils. Au delà des combats sans merci, des images « gore » , c'est la perte de tout sens moral et la mise en cause de la prétendue sagesse divine qui confèrent à « Goat Mountain » sa puissance provocatrice.

Notre terre nourricière est un enfer, un paradis perdu devenu forêt hostile, où l'homme se perd, oublie chaque jour un peu plus qu'il n'est pas un animal. Né pour tuer... Aux Etats-Unis, les chasseurs, les fondus d'armes à feu et les intégristes religieux n'ont pas du apprécier ce livre désespéré, désespérément humain.

GOAT MOUNTAIN de David Vann. *Traduit de l'américain par Laura Derajinski, Gallmeister, 247 pages, 23 euros.* ●

Philippe Chevilley

LIVRES HEBDO
5 septembre 2014

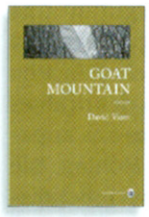
Permis de chasse

11 septembre >
ROMAN Etats-Unis

Le quatrième roman de David Vann, toujours aussi fatal.

En clôturant avec *Goat Mountain*, après *Sukkwan Island* et *Impurs*, un saisissant triptyque autour de sa famille et de son enfance violente, David Vann offre son livre peut-être le plus métaphysique. En réalité, ce quatrième roman traduit en français par Gallmeister est « *un retour au matériau* » d'une première nouvelle écrite il y a plus de vingt-cinq ans. Sans surprise, c'est une tragédie. Un drame qui se joue pendant un week-end d'ouverture de la chasse en 1978 dans le nord de la Californie. Quatre hommes, un garçon de 11 ans (le narrateur), son père, son grand-père et un ami du père, sont venus traquer le cerf dans le ranch familial, un territoire sans habitant où montagnes et forêts sont ancrées là depuis des âges mythologiques. Mais le choc d'échelles – oppressant huis clos dans une nature extra large, trame qui présente une certaine parenté avec *Le canyon* de Benjamin Percy (Albin Michel, 2012) –, ne construit aucun suspense. Dès la page 24, la mort est là. L'essentiel du roman s'enfonce alors dans les heures qui suivent un tir aux conséquences irréparables. Dans l'éternité de sa déflagration.

Fidèle à son geste qui dépèce sans détourner les yeux les corps et les cœurs, toujours aussi précis dans les descriptions de relations viriles dans ce *wild* typiquement nord-américain, David Vann travaille ici une matière plus mystique, aux références bibliques face à des pulsions meurtrières primitives. Cette fureur-là que David Vann connaît très intimement est aussi interrogée dans *Dernier jour sur terre*, une enquête-portrait consacrée à l'auteur d'une tuerie dans une université de l'Illinois en 2008, un récit inédit qui paraît dans la collection « Totem » dans lequel l'écrivain raconte comment il a hérité à 13 ans des armes à feu de son père. Deux livres aussi perturbants que passionnants. **Véronique Rossignol**



DAVID VANN
Goat Mountain
GALLMEISTER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURA DERAJINSKI
TIRAGE : 10 000 EX.
PRIX : 23 EUROS ; 256 P.
ISBN : 978-2-35178-079-4

le magazine littéraire
août - septembre 2014

David Vann

La sélection naturelle

Ne venez pas lui parler des vertus du grand air. Espaces sauvages et étouffant huis clos familial : telle est l'imparable équation de l'auteur américain, hanté par le suicide de son père.

Par THOMAS **STÉLANDRE**

En 1980, James Edwin Vann propose à son fils David, installé en Californie avec sa mère, de passer une année avec lui en Alaska. L'adolescent refuse. Quinze jours plus tard, le père se suicide d'une balle dans la tête. Ce traumatisme a rendu David Vann insomniaque pendant quinze ans et a donné matière à son premier texte, publié en 2008 par les Presses de l'université du Massachusetts, dans le volume *Legend of a Suicide* – qui comprenait par ailleurs d'autres nouvelles. Le succès est confidentiel, avant que l'éditeur Harper Collins ne rachète les droits et lui offre une plus grande visibilité. En France, c'est Gallmeister, petite maison spécialisée dans la littérature américaine, qui a misé sur le texte, renommé *Sukkwan Island*. Dès sa parution, il galope en haut de la liste des meilleures ventes. Il y était question d'un père et d'un fils partis pour un an vivre dans une cabane sur une île de l'Alaska, avec cette dédicace : « À mon père, James Edwin Vann, 1940-1980 ».

« La croyance en l'innocence, c'est chiant »

L'Américain fait en cette rentrée l'objet de deux traductions, deux propositions entre lesquelles *Le Magazine Littéraire* s'autorise à ne pas trancher. Un roman d'un côté, *Goat Mountain*, le quatrième de son auteur, dont on lira ici les saisissantes premières pages, et une enquête à teneur personnelle de l'autre, *Dernier jour sur Terre*. Sans échafauder des complémentarités factices, constatons les ponts, pour comprendre les obsessions qui habitent déjà l'œuvre en marche. Si *Goat Mountain* est adressé cette fois « à [s]on grand-père », la figure du père surplombe encore la meurtrière partie de chasse. C'est lui qui tient le braconnier dans sa ligne de mire, lui qui propose au fils de jeter un œil au viseur, lui qui tend l'arme. Sur la toile du fait divers, *Dernier jour sur Terre* ne raconte pas autre chose : « Après le suicide de mon père, j'ai hérité de toutes ses armes à feu. J'avais 13 ans. » Un héritage en chimère, au travers duquel David Vann a gagné salut et reconnaissance dans l'écriture, dépliant l'origami d'une histoire qu'il revit dans chacun de ses écrits, d'une manière chaque fois différente.

L'insularité affichée par le premier titre de l'auteur vaut aussi pour sa position dans le champ littéraire : on l'a sans doute trop vite assigné, sinon cantonné, au genre du *nature writing*. Malgré l'attention qu'il porte aux décors, l'écrivain ne se reconnaît pas dans ce sensible courant fondé sur la bonté du monde sauvage. Plutôt anti-Thoreau. « La croyance en l'innocence, le moi enfant, […] c'est tellement chiant, disait-il au *Nouvel Observateur* l'an dernier. Moi, je fais de la tragédie. Je ne décris la nature qu'à partir de ce que les personnages projettent dessus. » Si ses paysages sont des miroirs, acceptons leur cruauté. David Vann est né en 1966, sur l'île Adak, en Alaska. Croyez-le ou non, le mot « adak » dérive de l'aléoute *adax*, qui signifie « père ». ◆

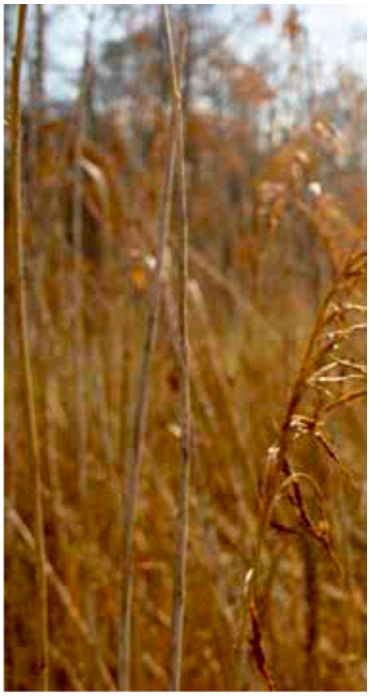
Extrait en avant-première

Goat Mountain

À LIRE

◆ **Goat Mountain,**
David Vann,
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laura Derajinski,
éd. Gallmeister, 300 p., 23 €.

Le week-end de l'ouverture de la chasse, quatre hommes partent en pick-up pour traquer des cerfs, au nord de la Californie. Trois sont de la même famille, le grand-père, le père et le fils. Ils possèdent un domaine de chasse de 260 hectares protégé par une barrière. Nul autre qu'eux n'y a accès mais, ce jour-là, ils aperçoivent un braconnier au loin. « Ils doivent venir en motocross, fulmine le père. Ils mitraillent et effrayent tout le gibier. » Pour mieux voir, il vise l'intrus dans la lunette de sa carabine, puis la tend à son fils afin que celui-ci regarde aussi. L'arme est chargée. L'enfant appuie sur la détente. Il a 11 ans, il vient de tuer un homme. C'était en 1978, ce pourrait être aujourd'hui…
Ainsi commence *Goat Mountain,* quatrième roman de David Vann : une puissante scène d'exposition, racontée en souvenir par l'enfant lui-même, qui fait penser au scénario de *Délivrance,* le roman de James Dickey adapté au cinéma par John Boorman. *Goat Mountain* semble en effet renvoyer à une thématique classique, la nature amicale qui devient meurtrière et déchaîne sa puissance contre ceux qui croyaient la dominer. En fait, à part quelques allusions décoratives à la faune et la flore (geais, cailles, cerfs, crotales, pins, sumacs, etc.), c'est dans une autre direction que s'engage l'auteur, indiquée d'emblée par une allusion au jardin d'Éden, donc à la Chute : ce qui l'intéresse, c'est l'idée du crime originel et la pulsion meurtrière de ses personnages, pulsion qu'ils ne retournent cette fois pas contre eux-mêmes, comme dans *Sukkwan Island,* mais contre les autres. Tout le roman va alors consister pour les quatre chasseurs à choisir la meilleure manière de gérer le crime. Que faire du cadavre? Et du môme? Après la sidération des premières minutes, la famille se disloque. Faut-il conduire le petit à la police? Cacher le corps et ne rien dire? Continuer la chasse comme si de rien n'était, tout arrêter?
Le narrateur est confronté de plein fouet à l'ivresse du pouvoir de tuer, à l'âge où ses camarades jouent aux billes. « Il n'existait pas de joie plus totale et plus immédiate, dit-il. Même la simple idée de tuer était meilleure que n'importe quoi d'autre. »
Imprégné de culture chrétienne approximative, il connecte vite sa mésaventure à l'histoire d'Abel et Caïn, crime originel dont découle l'histoire humaine. « Caïn incarnant notre bonté et notre foi, notre pulsion meurtrière comme salut? On ne peut trouver aucun conseil dans la Bible. Rien que de la confusion. » Cette dimension religieuse est la colonne vertébrale d'un roman âpre et répétitif où l'auteur semble chercher l'hypnose d'un style biblique, en jouant sur la scansion et le ressassement des motifs, comme dans un sermon. Le style est brut, la plume efface les verbes (le premier paragraphe, programmatique, ne contient d'ailleurs aucune phrase complète); l'esthétique de l'écriture tend vers l'aphorisme, ou plutôt vers le proverbe. « Si le monde a évolué, alors



il est ce qu'il est, dit ainsi son personnage. S'il a été créé, alors sa forme est celle des enfers. »
Par-delà sa valeur littéraire intrinsèque, *Goat Mountain* est remarquable également à cause de sa place dans l'œuvre de David Vann, où il boucle en quelque sorte un cycle, puisqu'il reprend le sujet de sa première nouvelle, écrite vingt-cinq ans plus tôt, en « consumant les derniers éléments qui, à l'origine, m'ont poussé à écrire : les récits sur ma famille et sa violence ». Une dimension supplémentaire surgit alors, qui rappelle le drame intime du jeune Vann, confronté dès l'enfance à la question de l'outil de mort (après le suicide de son père, il héritera de sa collection d'armes à feu), et fait écho aux réflexions sur sa propre destinée qui hantent *Dernier jour sur Terre,* récit autobiographique publié en parallèle en cette rentrée *(lire p. 37).* Un beau roman, en somme, rugueux et tragique, qui, grâce au scénario décharné et à la musicalité brute du style, prend des allures de parabole. ◆

BERNARD **QUIRINY**

LE MATRICULE DES ANGES
octobre 2014

Tragédie moderne

Avec deux ouvrages, un récit et un roman, aussi puissants que dérangeants, l'Américain David Vann clôt l'histoire violente de sa famille entamée avec *Sukkwan Island*.

Victor Hugo n'est qu'un *has been*. Il foudroie Caïn, son désir de meurtre, son passage à l'acte, sa fuite, sa peur, en lui balançant une sentence terrifiante : « *L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.* » Autre temps, autre réalité… autre pensée. David Vann, lui, débarrassé de toute morale bon teint (ou religieuse), va au-delà. Ses tueurs – qu'ils soient personnage de fiction ou personne ayant véritablement existé – n'éprouvent rien. Comme s'ils agissaient par instinct, comme s'ils avaient retrouvé cette part animale – primitive, pure, innocente ? – qui sommeille en chacun. Dans ses deux livres aujourd'hui publiés, un roman *Goat Mountain* et un récit *Dernier jour sur terre* : nulle émotion, nul remords, nulle culpabilité. Tuer, et alors ? La belle affaire ! Il suffit d'être calme, de prendre son temps, de respirer, de coller l'œil au viseur, et de presser la détente. Un jeu d'enfant.

Tout comme dans ses précédents livres dont le terrible *Sukkwan Island* (prix Médicis étranger, Gallmeister, 2010), la violence, insoutenable, surgit de page en page. Elle ne procède pas de la mise en scène des tueries – quoique, rythme puissant et narration fluide créent un suspense prodigieux – mais découle de l'absence de trouble, de cette espèce de froideur dans l'acte. David Vann transforme la folie, la cruauté, en littérature.

Jeux d'enfant, disions-nous. Dans *Dernier jour sur terre*, David Vann ressuscite un de ces tueurs de sang-froid (allusion peu anodine à Truman Capote !) dont les États-Unis d'Amérique ont le secret, c'est presque un sport national. En 2008, Steve Kazmierczak, 27 ans, déboule dans son université, tue cinq personnes, en blesse dix-huit, en terrorise bien d'autres, avant de retourner son arme contre lui. Il se donne la mort. Fin de son histoire. David Vann, lui, lui donne une histoire. Il se fait enquêteur, journaliste de la meilleure trempe, épluche des milliers de pages de rapport de police, rencontre victimes et amis de Steve, et s'interroge : pourquoi lui ? pourquoi pas moi ? lui qui tout petit déjà, à 8 ans, s'amusait à viser les voisins… Un divertissement qui aurait pu déraper. Dans ce récit à la fois investigation, introspection et acte politique, l'auteur se met à nu, presque en danger. Il appelle un chat un chat, et lève le voile sur les parts d'ombre sournoises qui se lovent en chacun, américain ou pas.

Jeux d'enfant, disions-nous. Dès les toutes premières pages de *Goat Mountain* le roman, le narrateur, un gamin de 11 ans, va vivre sa première chasse, tradition autant que rite initiatique, baptême d'un genre particulier, d'une virilité exacerbée. En l'espace d'une seconde – en un seul coup de carabine – il passe de l'enfance à l'âge adulte (ou à ce que l'on croyait réserver aux adultes…) : « *Ma main se resserra autour de la crosse, je retins mon souffle.* (…) *Une lente expiration, prudente, comme on me l'avait appris, et je serrai lentement la détente. Il n'y eut aucune pensée. J'en suis certain. Il n'y eut que ma nature, ce que je suis, au-delà de toute compréhension.* » Il ne vise pas son premier cerf, il vise un homme, un braconnier, un intrus sur des terres privées de deux cent cinquante hectares du ranch familial des Vann, Goat Mountain, tout au nord de la Californie. De cet instant figé pour l'éternité, Davis Vann échafaude un roman-vérité, dense, implacable, qui met en lumière son existence personnelle, celle d'un gosse confronté à 13 ans au suicide de son père, aux morts violentes et nombreuses de son proche environnement familial.

Le paysage de Goat Mountain est un théâtre antique, fait de pureté, de sauvagerie originelle.

Forêts, rivières, escarpements, montagnes : le paysage de Goat Mountain est un théâtre antique, fait de pureté, de sauvagerie originelle. Et dans ce théâtre de verdure, à la fois acteur ardent et témoin silencieux, le pire des massacres – des sacrifices – reste à venir. Ils sont là pour chasser, les hommes en armes, là pour vivre leur instinct de propriétaires terriens, de prédateurs, accomplir coûte que coûte leur cérémonial automnal par une liturgie étrange, animale, tuer le cerf, le roi de ces lieux à la virginité intemporelle. Le grand-père, le père, l'ami, et le petit-fils, ce narrateur déboussolant qui avoue : « *Plus rien ne m'était désormais impossible.* (…) *A onze ans, le temps était illimité et inconnu, la vie semblait pouvoir s'étendre à l'infini, et je marchais sans sentir ni mes chevilles ni mes genoux ni mon dos, rien ne m'avait encore trahi. Je n'éprouvais aucune culpabilité, aucun remords, aucune inquiétude comme je les connais à présent, rien que de l'impatience…* » L'assassinat du braconnier ne va pas arrêter les chasseurs. Ils n'abandonnent pas leur but, accompliront leur passion, traquer l'animal, en faisant fi de la bête immonde, du monstre, qui leur tient de cerveau, ou de morale. Il y aura des déchirements, des haines et des appels à la raison, des revirements, des coups et des paroles meurtrières, d'autres mises à mort, toutes scènes grandioses, d'une force inouïe, perturbante.

David Vann entraîne ses personnages dans une transe macabre, les oblige à se révéler. Le lecteur n'a d'autres choix que de s'y soumettre.

Martine Laval

DAVID VANN **DERNIER JOUR SUR TERRE** et **GOAT MOUNTAIN**
Traduits de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajiinski, Gallmeister, 252 pages, 10,50 € et 248 pages, 23 €

Chro septembre 2014

» MAGAZINE » DAVID VANN » TEXTE FABRICE COLIN

RIEN DE CE QUI EST HUMAIN NE LUI EST ÉTRANGER

Double actu pour David Vann : *Goat Mountain*, roman biblico-trash qui clôt sans douceur son cycle « famille-je-vous-hais », et *Dernier Jour sur terre*, méditation éclairée et terrible sur un tueur de masse suicidé en 2008. Rencontre.

David Vann doit beaucoup aux éditions françaises Gallmeister. C'est en effet avec la publication en 2010 de *Sukkwan Island* (prix Médicis étranger, ventes à six chiffres) que sa carrière décolle pour de bon, aux États-Unis et ailleurs. Trois romans plus tard, le natif d'Alaska, à l'histoire personnelle plus que tourmentée, occupe une place à part dans le paysage littéraire. Obsédé par la déréliction des valeurs, l'éclatement de la cellule familiale et l'aveuglement religieux, trop cruel et lucide, sans doute, pour endosser la tunique de l'humaniste bon teint, il fait paradoxalement preuve, comme s'il n'était pas tout à fait de leur monde, d'une compassion mutique, quasi antédiluvienne, pour ses personnages privés de repères. On le retrouve en cette rentrée avec deux nouveaux livres, toujours chez le même éditeur, dans des traductions de Laura Derajinski. *Goat Mountain*, pour commencer, est l'histoire d'un garçon de 11 ans qui, lors d'une partie de chasse en famille, tue accidentellement un braconnier. Problème : il ne ressent strictement rien. À mettre en parallèle avec le parcours, bien réel celui-ci, de Steve Kazmierczak, héros du deuxième livre, *Dernier Jour sur terre* : le 14 février 2008, cet Américain de 27 ans a abattu 5 personnes dans son université, en a blessé 18 autres, puis s'est donné la mort. Le drame a fasciné Vann, lui-même hanté par un rapport personnel aux armes à feu pour le moins complexe. Pourquoi Kazmierczak a-t-il dérapé, et lui pas ? Où se situe la ligne à ne jamais franchir, de quoi est-elle faite ? « Le monde n'avait plus aucune importance à mes yeux, écrit-il, depuis que mon père avait porté son arme à sa tête. Je n'avais rien à perdre. Et j'avais été témoin de beaucoup de violence. » Entretien avec un homme solide.

« *Goat Mountain* est mon texte le plus instinctif, celui qui achève de consumer mes histoires de famille. » DAVID VANN

L'argument de *Goat Mountain* est simple en termes d'action, et riche en termes de concepts. La question de Dieu prend-elle de plus en plus d'importance pour vous ?
David Vann : Il n'existe pas de réponses à propos de Dieu, mais poser des questions peut nous aider à comprendre de quoi nous sommes faits. La religion est le lien entre tous mes livres. *Sukkwan Island* était une version alternative de la Genèse. *Désolations* ressemblait à une malédiction à l'anglo-saxonne. *Impurs* s'intéressait à la religion New Age. Dans *Goat Mountain*, j'ai été très surpris de voir émerger la Sainte-Trinité. Il s'agit de mon texte le plus instinctif, le plus surprenant, celui qui achève de consumer mes histoires de famille. Alors, oui, il évoque le christianisme, qui est la religion avec laquelle j'ai grandi. Mais, pour être honnête, je ne m'y attendais pas, et je n'ai commencé à le comprendre que lors de l'écriture des 50 dernières pages.

Le roman commence par ce qui ressemble à un meurtre inaugural, façon Abel et Caïn…
Dans le premier chapitre, quelque chose d'horrible arrive : un tabou est brisé. C'est quand les règles ont été transgressées qu'on commence à chercher Dieu. Le garçon ne se sent pas mal d'avoir fait ce qu'il a fait, et ça pose un énorme problème à son père, lequel est un homme moral, et à son ami, qui ressemble à M. Tout-le-Monde. Par la suite, le cerf que tue le garçon acquiert les qualités du Saint-Esprit, et le mort devient une sorte de figure christique. Un torrent déferle sur nos vies, charriant les débris de l'inconscient. Nous nions notre part animale, puis nous commençons à prendre conscience que nos instincts, l'héritage de Caïn – ce désir de tuer –, ne nous seront pas ôtés. Chacun réagit à sa façon à cette révélation. Le grand-père est nihiliste, l'issue l'indiffère. Le père livre un inégal combat moral. En arrière-plan, mon héritage cherokee palpite.

D.R.

« *Nous nions notre part animale, puis nous commençons à prendre conscience que nos instincts, l'héritage de Caïn – ce désir de tuer –, ne nous seront pas ôtés.* »

Vos racines indiennes ont un impact sur votre vision du problème?
On pourrait lire ce roman comme une réponse indienne au problème de Jésus, mais il m'est difficile de me réclamer d'un tel héritage dans la mesure où mon grand-père ne m'en a jamais parlé. Je crois cependant que nous pouvons être modelés par un passé que nous ignorons.

Vous avez étudié la religion à l'université. Vous définissez-vous comme un homme religieux? Pensez-vous que la vie nous force à bâtir un système de pensées, de croyances, de valeurs?
Bien que je sois athée, la religion a toujours occupé une place centrale dans ma vie. Nous avons besoin de religion. La pratique d'écriture quotidienne à laquelle je m'astreins est pour moi le meilleur substitut possible à la religion – une sorte de méditation bouddhiste lorsque je relis mes pages de la veille, puis une confrontation parfois effrayante mais finalement rassurante avec l'inconscient à mesure que j'en écris de nouvelles. Tout athée, je pense, devrait être capable de se construire un tel substitut ; car si l'esprit humain excelle à tisser des trames, nous avons besoin d'y trouver du sens et du réconfort, et d'assumer notre incapacité à être les bonnes personnes que nous voulons tant être. Hélas, nous sommes généralement incapables d'élaborer un système fiable, parce que nous sommes conditionnés par la religion dominante, celle de notre famille et de notre culture. Donc, tout ce que nous pouvons faire, c'est improviser au sein de la structure existante.

Parlez-nous de votre façon d'écrire. On dit que vous ne planifiez pas beaucoup. Les personnages prennent-ils le contrôle du livre?
Pas les personnages, non : mon inconscient. Si j'oublie l'idée de plan et que j'accepte de ne pas savoir ce qui va se passer, je peux voir émerger la structure et le sens. J'ai écrit 200 pages de *Goat Mountain* sans savoir comment ça allait se passer. Puis j'ai vu. De toute ma vie, de toutes mes expériences, c'est celle qui m'émerveille le plus : la cohérence de la trame, et comment nous travaillons en aveugle pour un résultat aux dimensions parfaites. C'est comme un miracle, une révélation. C'est pour ça que j'écris.

Les pages du roman où le garçon tue son premier cerf ont quelque chose de presque hallucinatoire…
Quand j'avais 11 ans, un week-end d'automne, j'ai tué mes deux premiers cerfs. Le second, je l'ai touché à l'échine. Il était paralysé mais essayait quand même de s'enfuir. Mon père m'a forcé à l'achever d'une balle dans la tête. Cette expérience traumatisante – une exécution, ni plus ni moins – m'a servi de base pour cette scène, mais elle a pris de l'ampleur. C'est peut-être la partie du livre que j'ai préféré écrire : celle où le garçon tire la carcasse dans les ténèbres, son cheminement devenant une descente aux enfers – perte graduelle des sens et douleur sans fin.

Votre grand-père et votre oncle étaient présents lors de cette fameuse chasse. Pensez-vous qu'ils voulaient faire de vous l'un d'eux? Le fait de tuer s'apparentait-il pour eux à un rituel magique?
Je le pense. Un rite de passage vers l'âge adulte : tuer un grand cerf, manger son cœur et son foie, comme si la virilité de l'animal pouvait passer en nous. Et c'était aussi un lien, oui, vieux comme le monde : se rassembler pour chasser. Un retour au paléolithique, ce que nous appelons le jardin d'Éden. La chasse reste un moyen de revenir à cette époque originelle, avant l'apparition de la morale chrétienne. L'homme n'avait pas besoin d'être bon, alors.

En même temps que *Goat Mountain* est traduit *Dernier Jour sur terre*, qui n'est pas un roman mais un récit sur un authentique assassin, Steve Kazmierczak, qui a commis un carnage dans son université en 2008…
Dans *Dernier Jour sur terre*, je dresse le portrait d'un tueur de masse après avoir consulté une documentation sans équivalent : 1 500 pages de rapports de police. Ce livre est une montagne de

D.R.

faits anxiogènes, censée montrer qui était vraiment Steve Kazmierczak. Ce que j'ai compris, c'est qu'il a essayé très fort de ne pas être un tueur. Et qu'il y était presque parvenu. Le présenter comme un monstre m'était donc impossible. Je voulais mieux le connaître et, en interrogeant mon propre rapport aux armes, comprendre où nos histoires ont divergé.

Vous semblez fasciné par le fait qu'il soit passé à l'acte, au meurtre…
L'Amérique voudrait nous faire croire que les tueurs nous sont étrangers alors que, bien sûr, nous les avons engendrés. Ceux qui sont assez âgés ont été entraînés par leurs chefs militaires à ne rien ressentir quand ils tuaient. Steve Kazmierczak, lui, a été renvoyé par l'armée sans ménagement. Le *New York Times* a publié un article montrant que 1,2 million de vétérans américains ont besoin d'un soutien psychologique, et ne l'obtiennent pas.

Comment le livre a-t-il été reçu aux États-Unis?
Il est passé quasi inaperçu et, lors des rares interviews radio que j'ai pu donner, j'ai critiqué l'armée, en rappelant que les tueurs étaient presque toujours des vétérans, pauvres, de droite. Mais je n'ai pas été entendu. D'autres meurtres de masse vont frapper le pays, mais mes compatriotes ne liront pas mon livre, parce qu'il ne se contente pas de dire que nous sommes tous des gens bien et que ce type n'était qu'un monstre.

Les meurtres de masse sont-ils imputables à la législation américaine sur les armes à feu?
L'Amérique est née du sang et de l'esclavage en même temps que de l'espoir et de la liberté. Mais le fait que 300 millions d'armes y circulent conduit évidemment à plus de suicides, de meurtres et de morts accidentelles. Certains le nient ; tant pis. Nous devons abandonner l'idée que la droite américaine est capable d'un débat constructif. Nous devons aussi abandonner l'idée que ce pays changera un jour, à moins que nous ne touchions à

« Nous devons abandonner l'idée que la droite américaine est capable d'un débat constructif sur les armes à feu. »

cette législation. L'arrêt rendu en 2008 par la Cour suprême contre la ville de Washington (décision annulant une loi en vigueur dans la capitale fédérale, qui bannissait presque totalement la possession d'armes de poing, ndlr) ne va pas du tout dans ce sens. C'est le far west, et les gens sont contents. J'ai cessé de me rendre là-bas.

On vous compare souvent à Cormac McCarthy. Qu'en pensez-vous?
Cette comparaison m'honore : McCarthy est mon auteur préféré. J'ai lu *Méridien de sang*, son meilleur roman, pas moins de six fois. Hélas, je ne suis pas lui. La grande différence entre nous, c'est que je viens de la tradition du drame grec, alors que lui est un auteur de genre. Si l'on excepte *Suttree*, les menaces qui planent sur ses personnages sont toujours exogènes. Il y a des méchants à abattre, ce qui se passe ne nous dit rien de ses personnages – et nous nous en moquons. Pourtant c'est un auteur admirable, et voilà pourquoi : la plupart d'entre nous avons recours au conflit entre les protagonistes pour expliquer qui ils sont, ce qu'est le monde, etc. ; or, lui ne se fie qu'à sa vision : le paysage, et la violence décrite comme telle. Nous connaissons la métrique du vieil anglais, la diction, nous partageons un intérêt pour la religion et l'archéologie, nous avons des points de vue similaires sur l'enfer et l'humanité, etc. ; mais il est meilleur que moi sur tous ces plans. Le seul domaine qu'il dédaigne, c'est la confrontation entre deux personnages auxquels le lecteur puisse s'identifier. Ça, c'est quelque chose que je sais faire.

GOAT MOUNTAIN ET **DERNIER JOUR SUR TERRE,** DAVID VANN (GALLMEISTER)

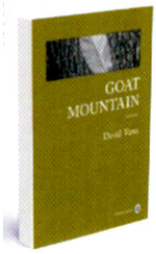
TRANSFUGE
LITTÉRATURE & CINÉMA
octobre 2014

LE TEMPS DES ASSASSINS

Avec *Goat Mountain*, l'Américain David Vann signe le roman d'une initiation noire, celle d'un enfant meurtrier.

PAR DAMIEN AUBEL

GOAT MOUNTAIN
traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski
Gallmeister
256 p., 23 €



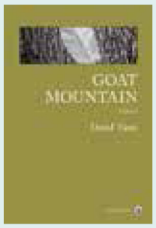
« *Le temps est sorti de ses gonds* » : le prince mélancolique d'Elseneur aurait pu parler du dernier David Vann. Sens faulknérien de l'ampleur cosmique, inflation mythique et descriptions au cordeau, *Goat Mountain*, c'est un peu *Délivrance* relooké métaphysique. Soit une partie de chasse dans les montagnes californiennes qui se mue en méditation âpre, tragique, sur un monstre assoiffé de sang et de destruction : le temps.

Il y a d'abord ce temps suspendu, comme mort, celui d'un « instant figé », où le narrateur tient en joue un braconnier – avant, du haut de ses onze ans, d'appuyer sur la gâchette et de se muer en assassin. Mais ce n'est pas un accident. Escorté de son père et de son grand-père, il est venu tuer son premier cerf sur les terres familiales, prenant ainsi le relais d'une lignée de chasseurs. Une filiation qui ne transmet qu'un héritage : le goût de tuer. Les phrases, denses, crépitent comme des rafales d'impressions, comme la perception frénétique, hachée, d'un prédateur dans sa course. Atavisme de bête fauve : la tradition dans *Goat Mountain*, la succession des générations, cette inscription de l'humanité dans une temporalité longue qui défie les siècles se résume à la persistance d'une pulsion criminelle. La durée devient un renouvellement permanent du principe de destruction – et pas seulement la durée humaine. Les paysages sont soumis aux lois de la géologie. Ils se dégradent, glissent, s'affaissent.

Le temps est l'autre nom de la mort et de la ruine, son masque et son meilleur allié. Il suffit de se tourner vers l'Histoire – cette Histoire mythique qui nous raccorde à la Bible. Caïn et Abel, tel est l'épisode fondateur pour David Vann, dans ce *Goat Mountain* qui prend parfois des allures d'exégèse génialement tordue, telle est notre origine. Le sang, le meurtre toujours, au commencement du temps. Mais dans sa folie destructrice, celui-ci ne consume pas seulement les humains : les dieux, suggère David Vann – les dieux mauvais et les diables –, sont eux aussi voués à périr noyés dans son fleuve. C'est l'autre versant du pessimisme radical de *Goat Mountain* : un salut paradoxal, né de la destruction.

LA GAZETTE
Nord - Pas de Calais
5 septembre 2014

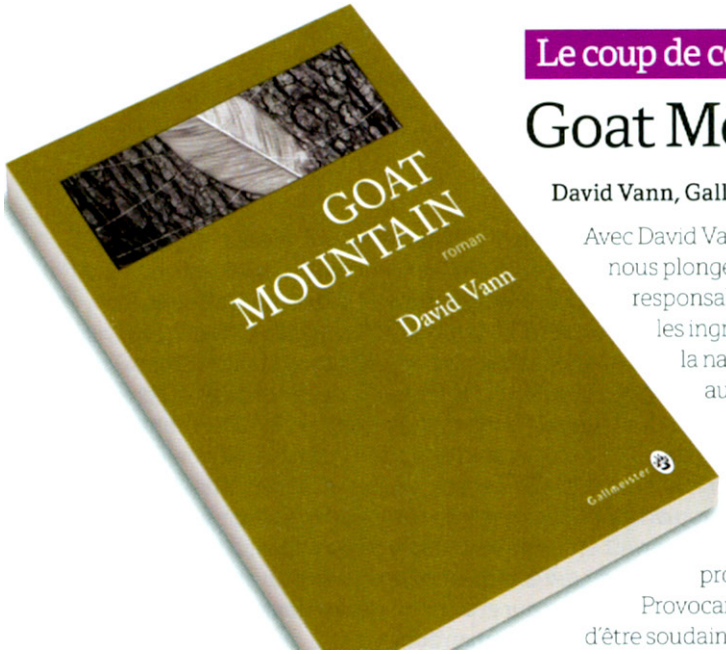
Goat Mountain



Ce quatrième roman de David Vann - achevant un cycle romanesque inspiré de son histoire familiale - se déroule à l'automne 1978, au nord de la Californie. C'est l'ouverture de la chasse sur les deux cent cinquante hectares du ranch de Goat Mountain où un garçon de onze ans, son père, son grand-père et un ami de la famille se retrouvent comme chaque année pour chasser. À leur arrivée, les quatre hommes aperçoivent au loin un braconnier qu'ils observent à travers la lunette de leur fusil. Le père invite son fils à tenir l'arme et à venir regarder mais l'irréparable se produit… Le parcours initiatique du jeune garçon, abandonné à ses instincts sauvages, se poursuivra alors pendant plusieurs jours, entre chasse au gibier et chasse à l'homme. Dans la belle lignée de Cormac McCarthy, David Vann signe une tragédie âpre et glaçante, magnifiée par une écriture acérée et poétique, où le destin bascule sur un geste irréparable.

Goat Mountain de David Vann (Editions Gallmeister - Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski).

www.hebdo.ch L'Hebdo
août 014



Le coup de cœur de «L'Hebdo»

Goat Mountain

David Vann, Gallmeister -20%

Avec David Vann, pas de repos: il nous emmène en trois lignes au cœur de ténèbres, nous plonge dans un cauchemar dont nous sommes en quelque sorte responsables jusqu'à la dernière page du livre. *Goat Mountain* reprend tous les ingrédients de ses précédents, *Sukkwan Island*, *Désolations* ou *Impurs*: la nature et son implacable sauvagerie, les instincts primitifs dormant au fond des humains les plus civilisés, la violence, la virilité et ses mythes, la survie qui semble impossible mais qui, finalement, ne l'est pas. *Goat Mountain* raconte la fable initiatique terrible d'un groupe de chasseurs - le père, le grand-père, le petit-fils de 11 ans - qui, chassant le cerf sur les terres familiales du nord de la Californie, tue un braconnier par accident. Ce qui s'ensuit, ce que cette mort provoque dans le groupe familial, déterminera le restant de leur vie. Provocant, inoubliable, profond, *Goat Mountain* nous donne l'impression d'être soudain transparent. ○ **ISABELLE FALCONNIER**

Tageblatt
septembre/octobre 2014 Aero

David Vann revient !

Chasse à l'homme

Par l'auteur de **Sukkwan Island**, indique le bandeau du nouveau roman de l'écrivain américain David Vann qui paraît chez Gallmeister... Après le phénoménal succès européen du Prix Medicis 2010, après **Impurs** et **Désolations**, David Vann clôt un cycle avec **Goat Moutain**, une partie de chasse en forme de huis-clos familial coincé dans l'immensité de la nature.

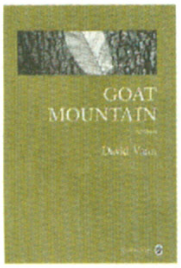
© Diana Matar

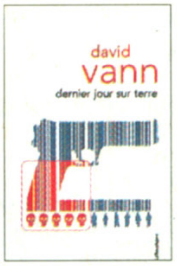
Dans ses romans où la nature tient souvent le premier rôle, David Vann fouille les entrailles de la violence et la part animale que recèle l'humain, pour le meilleur et pour le pire. *Goat Mountain* poursuit cette voie: *„C'est la bête qui fait l'homme. Nous buvons le sang du Christ afin de redevenir des animaux, déchirer les gorges et boire le sang, baigner dans le sang, dévorer la chair, se souvenir de qui nous sommes, tendre vers le passé, revenir. Nous nous rassurons. Les commandements, impossibles, et nous ne pouvons qu'échouer, aussi avons-nous besoin d'être rassurés chaque dimanche que la personne que nous sommes n'est pas perdue."*

En 1978, un grand-père, un père, un fils et un ami de la famille partent chasser sur les terres immenses de leur ranch de Goat Mountain. Une histoire d'hommes, de rites, d'initiation d'un gamin de onze ans venu tuer son premier cerf, manger son cœur, devenir un homme. Pourtant, dès les premières pages, un drame survient lorsque, dans la lunette de leurs fusils, les chasseurs aperçoivent un braconnier. Dès lors, pour le jeune garçon, qui est aussi le narrateur, la partie de chasse devient un voyage au bout de soi ou de l'enfer, ce qui, chez David Vann, revient à peu près au même.

Une fois encore, l'écrivain sonde à sa manière la nature de la violence, qui s'exprime aussi bien dans ce qui nous unit à l'animal (dans la vie comme dans la mort) que dans ce qui relie les membres d'une famille, traquant le mal et la perversité comme les racines de la nature humaine.

Avec ses allures de conte initiatique, chaque personnage réagissant différemment au meurtre selon la place qu'il occupe dans le schéma familial, *Goat Mountain* s'enfonce lentement dans une noirceur hallucinée, un peu plombée tout de même par les allégories bibliques qui appuient inutilement la narration déjà bien chargée. Comme si l'écrivain redoutait de ne pas en faire assez pour en finir une bonne fois pour toutes avec les récits tirés de sa douloureuse expérience familiale. L.B.





David Vann
Goat Mountain
Traduit de l'américain
par Laura Derajinski
Gallmeister, coll. Nature Writing,
2014, 256 p., 23 €

... et aussi, un texte inédit en poche:

David Vann
Dernier jour sur Terre
Traduit de l'américain
par Laura Derajinski
Gallmeister, coll. Totem,
2014, 256 p., 10,50 €

L'Echo
9 septembre 2014

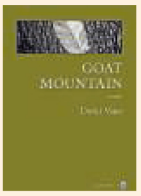
Livre

Tu tueras, mon fils

L'enfant qu'il était, transfiguré par ses récits, est tué ou se fait meurtrier, le corps pris dans la glace de l'Alaska paternelle, ou la fournaise californienne, maternelle. Minuscule élément, abandonné des siens, pris au piège d'une nature plus vaste que lui. Le lecteur est lui-même pris au piège de ses romans suffocants. Chaque mot, et chacune des phrases, longue ou brève, sont pénétrés de l'urgence à dire, au plus près, et au plus juste, la tragédie de cette existence, et le miracle d'avoir échappé à son destin.
David Vann comprend qu'au-delà de la banalité du mal et de l'abrutissement de la folie ordinaire de cette famille emblématique d'une certaine Amérique, résonnent les échos du chaudron primitif dont nous sommes issus. Quelque chose d'antédiluvien dépasse, nourrit et prépare de longue date, son drame de gamin de treize ans recevant en héritage les armes laissées par son père, suicidé.

Ce récit de chasse sur les terres de Goat Mountain, d'un grand-père, d'un père, un ami et d'un très jeune garçon, est pénétré de la tragédie grecque. Le satyre, mi-homme, mi-bouc, est ici un enfant et un cerf. Un animal qu'à onze ans, le narrateur est obligé de dépecer et de porter sur son dos, sorte de rite d'initiation dévoyé, terrifiant, hallucinant, à l'image de tout ce roman. Il y a quelque chose de «Délivrance», le film de John Boorman, dans ces hommes vivants en autarcie, avec leurs propres lois, leurs borborygmes, leur folie congénitale. David Vann va jusqu'au bout de leur logique, en amont et en aval, pour saisir l'ampleur de cette haine qui pousse *«chaque génération à opprimer la suivante»*. La seule caresse dans la main est la crosse d'un fusil, tangible, rassurante, réconfortante, et la punition est d'en être privé. On comprend le garçon préférer la compagnie d'un mort, moins effrayante, que celle des siens.
Le récit de cette chasse en enfer, à la tenue et la portée d'un chant orphique. Dante n'est pas loin, le Styx étant ici une forêt luxuriante mais dangereuse, pleine de serpents, de plantes vénéneuses, de chemins disparaissant sous terre, et de ravins qui menacent. Le rouge, se répand dans ces pages, celui du sang, du soleil assèchant, des peaux brûlées par le sumac urticant, qui ne s'enflamment que plusieurs heures ou jours après le contact. Des feuilles mortes depuis des années, gardent leur toxicité, comme la peau irritée garde en elle le poison, à jamais. Il suffit d'un effleurement pour que la plaie se ravive, à l'image du souvenir du garçon devenu adulte, qui retourne à cet automne 1978 au Nord de la Californie.
David Vann a mis quelques océans entre lui et cette Amérique-là, mais n'écrit que sur cette culture de la paranoïa qui arme les enfants et *«fabrique des meurtriers»*. Ce Far-West qui traque l'intrus sur ses terres, établit ses propres règles et les fait respecter par la force. Là, seule la nature est belle, souveraine, rude mais loyale dès lors qu'on la respecte. Et le regard d'un cerf, son cri d'animal blessé est plus humain que la bestialité des hommes. David Vann compose un récit souvent insoutenable mais d'une telle intelligence, d'une sensibilité pudique à l'éloquence glacée, pleine de beauté et d'horreur à la fois. En faisant remonter cette violence à Caïn massacrant son propre frère, après une trop brève hésitation qui aurait pu inverser l'histoire de l'humanité, il rappelle que nous descendons tous de là. Et que la conscience aurait dû empêcher l'instinct de tuer. *«Caïn fut le premier à découvrir que certains ne se réveilleraient jamais.»*
David Vann, heureusement, s'est réveillé.
SOPHIE CREUZ

«Goat Mountain» de David Vann chez Gallmeister.



15 septembre 2014
ouest france

LIVRES

Le rite meurtrier de David Vann

Coup de cœur

DR

L'écrivain David Vann.

Des fusils et des couteaux, la mort d'un premier cerf comme rite de passage... Sauf que c'est un homme qui mourra d'abord. L'atavisme Cherokee de David Vann, 48 ans, qui dédie son livre à la lignée de chefs qui l'ont précédé, se lit dans ce western initiatique et cruel. Un jeune garçon va révéler ses instincts sauvages. Il abat un braconnier sous les yeux de son père, de son grand-père et d'un ami... On retrouve le conflit entre les pères et les fils, déjà évoqués par David Vann dans ***Sukkwan Island*** qui l'a fait connaître en France avec le Prix Médicis voici quatre ans.

L'auteur américain, révélé en France par l'éditeur Gallmeister qui a popularisé le nature writing, écrit des polars noirs dans le cadre des grands espaces. Un braconnier est-il un homme ? Quelle morale vaut au cœur des forêts ? Des rudiments de religion se bousculent dans les esprits des hommes simples qui chassent dans les bois. L'enfant meurtrier semble, lui, échapper à toute culpabilité. Il veut simplement grandir, tuer pour devenir un homme. C'est raconté sans pathos mais teinté de réalisme triste. L'homme est décidément un loup pour l'homme.

Hervé BERTHO.

Goat Mountain. Gallmeister. 264 pages. 23 €.

Femme Actuelle

2 novembre 2014

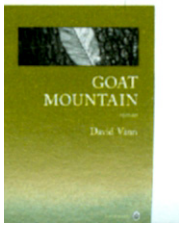
David Vann

L'IRRÉPARABLE

Drame familial

Aux Etats-Unis, au cours d'une chasse au cerf, un gamin de 11 ans tire sans aucun remord sur un braconnier. En foutant en l'air sa vie, il détruit celle de son père. Une tension extrême, un récit haletant, voici un futur best-seller. **M. G.**

« Goat Mountain », éd. Gallmeister. 264 p., 23 €.



novembre 2014

TRIBUNE DE GENÈVE

Roman

David Vann dépèce à belles dents un chasseur de 11 ans

David Vann clôt avec «Goat Mountain» un cycle de quatre romans d'une noirceur inouïe, inspiré de son histoire familiale. CYRIL FOLLIOT/AFP

On ne ressort jamais indemne d'un roman de David Vann. La fréquentation de l'écrivain américain d'Alaska, auteur de *Désolations*, d'*Impurs* et lauréat du Prix Médicis étranger en 2010 pour *Sukkwan Island*, relève du coup de poing dans l'estomac. Asséné qui plus est avec force, précision et une rare élégance de plume. Confirmation, si besoin était, avec *Goat Mountain*.

Dans ce quatrième ouvrage, qui clôt, selon David Vann, «un cycle romanesque inspiré de son histoire familiale», le drame survient à peine le livre entamé: «Ma main se resserra autour de la crosse, je retins mon souffle. Le réticule de visée flottant juste entre les deux lentilles. Prisonnier du temps, avec cet homme, prisonnier de cet instant figé. Une lente expiration, prudente, comme on me l'avait appris, et je serrai lentement la détente. Il n'y eut aucune pensée. J'en suis certain. Il n'y eut que ma nature, ce que je suis, au-delà de toute compréhension.»

Page 24, le mal est fait. Il ne fera ensuite qu'enfler, nourri de sa propre abjection comme un cadavre gonflé d'asticots.

Le narrateur n'a pas 11 ans qu'il est déjà un meurtrier. Parti avec son père, son grand-père et Tom, un vieil ami de la famille, pour abattre son premier cerf au cours d'une chasse initiatique, il troue la peau d'un braconnier qui s'est imprudemment aventuré sur leurs terres de Goat Mountain. Le rituel vire à la tragédie. Comme toujours chez David Vann, les protagonistes – véritables héros grecs du Ve siècle av. J.-C. transposés dans le nord de la Californie en 1978 – semblent mus par des forces qui les dépassent. Ils vivent sous leur propre loi, mais sans aucune liberté: «(...) Cette chasse serait la première où je serais autorisé à tuer. Encore légalement trop jeune, mais enfin assez âgé d'après les lois familiales.» L'enfant, dans un premier temps, ne fait pas de différence entre le braconnier à la poitrine déchiquetée par son plomb et un cerf. Son père ne suspend-il pas le premier à une branche, dans un sac, exactement comme il le ferait du second? Une horreur. Une vilenie qui vient s'ajouter au crime. On regarde ces hommes de trois générations successives se débattre comme des fauves dans une fosse, se dévorer entre eux, arrosés de sang et de testostérone. Seul le quatrième larron semble humain: «C'est un monstre, dit Tom. C'est un putain de petit monstre terrifiant. Il n'éprouve aucun regret. Il le referait n'importe quand.» Le meurtre serait-il viscéralement ancré en l'homme? Tout au long du roman, David Vann en appelle à la Bible pour essayer de cerner cette pulsion qui pousse un être humain à tuer son semblable, son frère. «Je ne peux m'empêcher à présent de penser à Abraham et Isaac, bien sûr, et je me demande si chaque histoire de la Bible découle de celle de Caïn. Une énigme, tout cela, mettre un homme à l'épreuve et l'estimer digne parce qu'il est prêt à tuer? Caïn incarnant notre bonté et notre foi, notre pulsion meurtrière comme salut?» Edifiant et bouleversant, presque une fable spirituelle que ce *Goat Mountain*.

Pascale Zimmermann

«Goat Mountain» de David Vann. Editions Gallmeister, traduit de l'américain par Laura